De l'importance d'un titre d'enfer

LE MONDE DES LIVRES | 11.02.2016 à 12h18 • Mis à jour le 11.02.2016 à 13h23 | Par Nils C. Ahl

***American Pandemonium*, de Benjamin Hoffmann, Gallimard, «L'arpenteur», 384 p., 23,50 €.**

Certains livres ne viennent pas seuls. Ils ont de mystérieux brouillons dont ils n'arrivent pas complètement à se défaire. *American Pandemonium* s'avance accompagné de son ombre, ou plutôt de son fantôme, intitulé *American Landing*. Son palimpseste au sens propre.

Au début de l'été 2013, en effet, les éditions Gallimard annonçaient pour la rentrée littéraire suivante la sortie d'un roman de Benjamin Hoffmann. Son quatrième, deux ans après *Père et fils* (Gallimard, 2011). Des épreuves étaient envoyées aux journalistes. Et puis *American Landing* a disparu des programmes, reporté sine die. Deux ans et demi plus tard, il revient sous un autre titre, *American Pandemonium*, plus inquiétant et plus biblique (bien qu'on doive le terme à John Milton, qui nomme ainsi la capitale des Enfers, en 1667, dans *Le Paradis perdu*).

A en croire Benjamin Hoffmann, pourtant, il ne faudrait voir dans cette péripétie rien d'autre qu'un effet du perfectionnisme et de la méticulosité de l'auteur : *« A la réception des épreuves,* explique-t-il, *je n'ai pas été satisfait du produit final. J'avais mené à bien cette version au milieu de nombreuses activités différentes – à commencer par la rédaction d'une thèse –, et il m'est apparu que ce texte pouvait être amélioré à condition d'être mis de côté puis repris à tête reposée. Il y avait en effet un chapitre que j'ai jugé trop long et quelques scories dans le style. »*

Du bout des doigts

A relire les premières pages de l'une et l'autre version, on ne constate que des corrections mineures : un mot ici, deux lignes là. Pourtant, leur emplacement n'a rien d'anodin, à commencer par la couverture, pour le titre du roman.

American Landing, moins méphistophélique, renvoyait une image plus complexe et plus moderne. *American Pandemonium* lorgne davantage vers le récit mythique et fantastique, une autre branche (plus classique) de la littérature anglo-saxonne. De même, une citation en exergue, la première, échange Tacite contre Diderot. Au lieu de : *« Un grand orateur, à la manière d'une flamme, est nourri par ses matériaux et avivé par ses mouvements : il brille en se consumant »,* on lit désormais : *« Quand verra-t-on naître des poètes ? Ce sera après les temps de désastres et de grands malheurs ; lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. »* De l'orateur au poète, de la parole d'un homme à l'apocalypse d'un continent, Benjamin Hoffmann change radicalement la couleur de son roman en ne le modifiant qu'en surface, et du bout des doigts.

Le cœur du texte, lui, est inaltérable. Il s'agit d'un paysage, d'un glissement géographique, né d'une traversée en voiture du désert, entre Las Vegas et Los Angeles, effectuée quelques années plus tôt par l'auteur, né en 1985, installé aux Etats-Unis depuis 2009. Benjamin Hoffmann a ensuite déplié et développé cette vision pour en faire un livre : *« Ce voyage a été pour moi une expérience déterminante. Esthétique, parce que la beauté âpre de ce désert jonché de roches et d'arbustes, j'ai essayé de la retranscrire dans les premières pages du roman. Mais aussi narrative, parce que ce passage de l'aridité du Nevada aux vallées verdoyantes de la Californie, de la solitude du désert des Mojaves à l'agitation des grandes villes de la côte ouest, m'est apparu comme la progression entre un état primitif du monde et la redécouverte de la civilisation occidentale, ce qui constitue une ligne directrice de mon récit. »* Manquait une intrigue ; ou une architecture pour lier l'ensemble.

« AMERICAN LANDING » RENVOYAIT UNE IMAGE PLUS COMPLEXE ET PLUS MODERNE. « AMERICAN PANDEMONIUM » LORGNE DAVANTAGE VERS LE RÉCIT MYTHIQUE ET FANTASTIQUE

Benjamin Hoffmann n'a pas choisi entre l'une et l'autre. Au fil de l'enchaînement des péripéties menées tambour battant, ce sont les jeux de miroirs et d'échos qui semblent en effet dessiner le squelette le plus robuste. Le jeune écrivain fait ainsi de son roman l'un de ses personnages principaux, au côté de Marc et Colin, les deux protagonistes de cette fuite à travers les Etats-Unis. Ecrivain raté ou en devenir, Marc termine un récit qui s'inspire de la grande catastrophe géopolitique qui ouvre le roman. Ce livre dans le livre s'intitule *American Pandemonium*. Et, comme l'explique Benjamin Hoffmann, *« théoriquement, ce que découvre le lecteur, c'est un texte rédigé en anglais et qui a fait l'objet d'une traduction. J'ai souhaité écrire un roman américain en français qui puisse authentiquement passer pour l'œuvre de son narrateur fictif »*. Toute l'énergie, les tics et les qualités d'une certaine littérature américaine populaire mais exigeante s'y trouvent en effet – ainsi que pléthore de références : Herman Melville, Cormac McCarthy, Ira Levin, mais aussi des films, des séries télévisées ou des jeux vidéo.

Désormais professeur de littérature française à l'Ohio State University, Benjamin Hoffmann n'a pas fait les choses à moitié. Pour expliquer à quel point, il s'efface derrière le personnage de Marc : *« La France et sa littérature lui sont globalement inconnues, et il a fallu que je me défie des allusions que j'étais tenté d'y faire, puisqu'en toute rigueur, ce narrateur ne pouvait pas les partager. Cette exigence de cohérence, j'ai essayé autant que possible de la poursuivre dans le style en usant volontairement d'anglicismes, en empruntant à l'anglais des structures syntaxiques. »*

Benjamin Hoffmann le reconnaît : *« Ce fut une aventure. »* Au moins aussi passionnante que celle de Marc et Colin au cœur des Enfers. Deux ans et demi après sa première version presque publiée, ce roman est enfin tout à fait formé. Adulte. Complet.

Critique. Les Etats-Unis au bord du chaos

Dès son titre, le roman annonce la couleur, et se montre du doigt – en riant. C'est avec volupté que Benjamin Hoffmann se plonge en effet dans un certain romanesque contemporain, populaire et immédiatement reconnaissable. Sans gêne, ni honte, ni ironie. Aux côtés de Marc et Colin aux Etats-Unis, le lecteur découvre (comme au cinéma) les jours d'après le déclenchement d'une

troisième guerre mondiale. Forcément désastreuse pour l'Oncle Sam. Des scènes de violence et de foule à New York à la fuite des deux protagonistes à travers le continent, tout semble cousu de fil blanc. Et pourtant, sous la couture apparente, des étoffes rares et des audaces.

Ainsi, derrière les décors de série télévisée et l'intrigue feuilletonesque, l'un des thèmes lancinants du quatrième livre de Benjamin Hoffmann est le mensonge. Les belligérants, les médias et le politique mentent, les personnages, les écrivains et les avocats également. Mieux, les livres mentent aussi, et *American Pandemonium* ne fait pas exception. Auteur fictif d'un roman portant ce titre, Marc essuiera même un procès dont il se sortira par une pirouette : *« Ce n'est pas l'auteur du livre qui l'écrit. »* C'est l'époque, c'est l'histoire – nous tous, auteurs et lecteurs. L'air de rien, un second roman bien plus subtil affleure sous le premier, un joli masque qui n'a (presque) rien à voir.

La grande qualité du texte est son équilibre – entre récit d'aventure et architecture complexe. Malgré sa mise en scène à grande échelle, l'essentiel se joue dans les détails. Dans la langue, notamment, dont la plasticité ravit, et permet au livre de passer d'un registre à l'autre. Un plaisir faussement simple, une fiction qui se joue d'elle-même mais sans jamais se renier : on saute à pieds joints dans les enfers de Benjamin Hoffmann.

> *Extrait d'« American Pandemonium »*
>
> *« – Nous bâtissons le Béhémoth : si t'avais un chapeau, je te demanderais de te découvrir à ce nom.*
>
> *– Le Béhémoth ? C'est quoi, ce truc ?*
>
> *– La plus colossale machine de guerre que le monde ait portée. (…) A l'intérieur, on trouvera une salle de contrôle derrière un cockpit en verre blindé, des quartiers pour une centaine de matelots, une cuisine rutilante à côté d'une salle à manger avec du plancher, un lustre et des boiseries, sans oublier le plus important : une armurerie bien garnie en fusils à pompe et à lunette, en haches et katanas, en revolvers et pistolets, y aura de tout pour s'amuser. On a failli installer une piscine olympique et un terrain de curling mais on a préféré garder la place pour une collection de papyrus, un fumoir dans le style anglais et une salle de jeu équipée de tout le matériel pornographique que tu peux imaginer. »*
>
> *American Pandemonium, pages 175-176*